



Qu'est-ce qu'une époque ?

What is an epoch?

Thomas Angeletti, Quentin Deluermoz et Juliette Galonnier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/traces/9416>

DOI : [10.4000/traces.9416](https://doi.org/10.4000/traces.9416)

ISSN : 1963-1812

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 24 octobre 2019

Pagination : 7-25

ISBN : 979-10-362-0182-0

ISSN : 1763-0061

Ce document vous est offert par Centre national de la recherche scientifique (CNRS)



Référence électronique

Thomas Angeletti, Quentin Deluermoz et Juliette Galonnier, « Qu'est-ce qu'une époque ? », *Tracés. Revue de Sciences humaines* [En ligne], 36 | 2019, mis en ligne le 16 octobre 2019, consulté le 29 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/traces/9416> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/traces.9416>



Tracés est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

ÉDITORIAL

Qu'est-ce qu'une époque ?

THOMAS ANGELETTI
 QUENTIN DELUERMOZ
 JULIETTE GALONNIER

À l'époque où, tout jeune enfant, on m'enseignait l'histoire – très mal, évidemment, comme à la plupart des Anglais – je m'imaginai son cours sous la forme d'un long rouleau barré de place en place d'épaisses lignes noires. Chaque ligne marquait la fin de ce que l'on appelait une « époque » et vous étiez censé comprendre que ce qui se passait après était totalement différent de ce qui s'était passé avant. C'était un peu comme une sonnerie d'horloge. Ainsi, en 1499, vous étiez encore au Moyen Âge, avec des chevaliers en cuirasse s'élançant l'un contre l'autre, leurs longues lances en avant, puis soudain la pendule sonnait l'année 1500 et vous vous retrouviez en pleine Renaissance, où tout le monde portait fraise et pourpoint et s'affairait à prendre d'assaut des galions chargés d'or dans la mer des Caraïbes. Venait ensuite une ligne noire particulièrement épaisse tracée au niveau de l'année 1700. Le XVIII^e siècle commençait et les gens cessaient brusquement d'être des « Cavaliers » ou des « Têtes rondes » pour devenir de très élégants messieurs en tricorne et culotte de soie. Ils portaient des perukes poudrées, prisaien dans une tabatière et débitaient des phrases impeccablement construites qui me paraissent d'autant plus extraordinaires que je ne comprenais absolument pas pourquoi ils prononçaient tous leurs *s* comme des *f*. C'est ainsi que l'histoire m'apparaissait – comme une succession d'époques totalement différentes, avec un changement brusque à chaque fin de siècle, ou à une date bien définie. En réalité, ces brusques changements n'ont jamais lieu, qu'il s'agisse de la politique, des mœurs ou de la littérature. Chaque âge se prolonge dans le suivant – et il ne saurait en être autrement, dans la mesure où d'innombrables vies humaines chevauchent chaque ligne de démarcation. Et pourtant, il existe bel et bien des époques. (George Orwell, « La redécouverte de l'Europe », 1996 [1942], traduction révisée, p. 248)

Ainsi que l'exprime George Orwell, nous héritons des époques du passé : notre langage courant, nos perceptions du temps, nos imaginaires historiques sont structurés par les bornes temporelles que celles et ceux qui nous ont précédés ont pris soin de délimiter, de caractériser et de nommer. Ces découpages, qui façonnent notre conception de l'histoire et notre rapport au temps, ont acquis avec les siècles une forme de naturalité. Certaines époques sont si solidement ancrées dans les représentations collectives

(l'Antiquité, le Moyen Âge, la Renaissance, les Temps modernes, la Belle Époque, les Trente Glorieuses, etc.) qu'elles semblent indéboulonnables. De manière générale, l'« imaginaire périodisateur » (Mevel, 2014) qui nous a été légué forge notre appréhension du monde : les acteurs sociaux tendent à définir leurs expériences en lien avec des expériences passées, vécues ou relatées. Ils mobilisent des ruptures, des comparaisons et des séquençages qui s'accompagnent en retour de mise en cohérence de périodes historiques : « de mon temps », « c'était mieux avant », « il faut vivre avec son temps », « on vit une drôle d'époque », etc. sont ainsi autant d'expressions qui indiquent la prégnance de l'époque dans nos pratiques et raisonnements.

La caractérisation des périodes historiques accompagne aussi depuis bien longtemps la pratique des sciences. Elle concerne un vaste domaine de savoirs, eux-mêmes ancrés historiquement, comme la paléontologie, la biologie évolutionnaire ou encore la géologie (avec ses ères, l'éocène, le paléocène, l'anthropocène, etc.). C'est toutefois sur les sciences humaines et sociales que notre propos se centrera ici. Particulièrement pertinente pour l'histoire (Dumoulin et Valéry, 1992 ; Gibert, 2014), la question de l'époque ne saurait s'y limiter. Elle apparaît plutôt hautement interdisciplinaire : la sociologie, la science politique, la philosophie, mais aussi l'art et la littérature la soulèvent fréquemment. Que l'on pense seulement aux « trois états » d'Auguste Comte dans la pensée évolutionniste du XIX^e siècle, ou aux différenciations entre périodes romanes, gothiques, néoclassiques en histoire de l'art (Kaufmann, 2008 ; Beyer *et al.*, 2008 ; Rosellini et Trouvé, 2016). Les sciences sociales sont en fait tributaires d'une pensée temporalisée. L'apparition de la sociologie a ainsi reposé, comme cela a souvent été noté, sur l'émergence concomitante d'une nouvelle forme sociale, la société (voir par exemple Nisbet, 1984 ; Wagner, 1996), de sorte que la pensée sociologique a été hantée dès son origine par une conception de la rupture et du changement. À l'instar de la « pensée par cas » (Passeron et Revel, 2005), on peut considérer que la « pensée par époques » est l'un des fondements des modes de raisonnement et des pratiques des sciences humaines et sociales. Et de même que cette « pensée par cas » se situe au croisement d'enjeux décisifs, entre ambition nomologique et attention aux singularités du monde, la « pensée par époques » recèle de tout aussi redoutables difficultés. Entre l'illusion du « toujours pareil » et celle du « jamais vu » (Passeron, 1987), la description historique s'assimile en effet à un jeu d'équilibriste particulièrement précaire. Que la « pensée par époques » soit considérée comme souhaitable (Le Goff, 2014) ou, au contraire, regrettable (Savage, 2009), n'est pas ce qui nous préoccupe ici en premier lieu : il s'agit davantage de prendre acte de la place décisive qu'elle occupe dans nos formes de raisonnement.

L'époque peut nourrir des conceptions simplistes comme très sophistiquées du temps, et servir de lieu de réflexion sur les modalités du changement et de la continuité, comme sur la manière dont l'histoire agit sur les sociétés.

Dans l'ouvrage central qu'il a consacré à l'ordre du temps, l'historien Krzysztof Pomian (1984) indique combien une époque est une catégorie temporelle fortement caractérisée. Selon Andrew Abbott, une « époque historique » peut être définie a minima comme une « période dans laquelle quelque chose [...] ne change pas », sans que la durée en soit un critère décisif. Elle pourrait être, selon lui, « aussi courte qu'une après-midi pour un groupe d'enfants jouant à un jeu spécifique, ou aussi longue qu'un siècle pour Braudel contemplant les jeux, eux bien plus larges, de Philippe II » (Abbott, 2001, p. 211, nous traduisons). Cette définition extensive repose sur l'idée de régularités, de routines emboîtées, appelées *présent*, enchâssées les unes dans les autres et formant à leur jointure des points de bifurcation possibles.

Si le temps est censé être une catégorie particulièrement travaillée par les sciences sociales, nombre de travaux ont constaté qu'il a souvent été érigé en arrière-plan, et trop peu interrogé – un oubli dont les conséquences épistémologiques sont nombreuses (Pomian, 1984; Sewell, 2005). Car au fond, qu'est-ce qu'une époque? Comment en arrêter les contours, en dresser le ou les principes? Ces questions ne sont pas l'apanage des scientifiques et se posent également aux acteurs sociaux qui réfléchissent au temps dans lequel ils vivent : de quoi est-on contemporain et comment ressent-on l'époque? Et que produisent les tentatives de périodisation sur notre propre rapport au temps et à l'histoire? C'est à l'étude de ces questionnements sur l'époque et la teneur de la conscience historique, qui parcourent aussi bien les expériences ordinaires, l'action politique que les pratiques des sciences humaines et sociales, qu'est consacré ce numéro de *Tracés*.

L'époque y apparaît d'abord comme un *enjeu de connaissance*, le fruit d'une série d'opérations qui tâchent d'ordonner le réel, d'identifier des régularités et de repérer des homogénéités. En ce sens, les chercheurs et chercheuses en sciences humaines et sociales « font l'histoire » (Veyne, 1971). Cette dimension performative des pratiques scientifiques, ce numéro se propose de l'explorer et d'en interroger les modalités.

De façon concomitante, l'époque est aussi un *enjeu de pouvoir*. Toute caractérisation historique est nécessairement réductrice : elle est une capture ou une domestication du temps, qui fait l'objet de stratégies et de résistances diverses. Définir et nommer une époque, c'est toujours rendre invisibles les autres principes qui auraient pu permettre de la penser et rejeter dans l'oubli les autres bornes chronologiques qui auraient pu contribuer à

la cerner. Ces opérations de mise en (in)visibilité, qui peuvent parfois être organisées par les États, sont porteuses de fortes implications puisqu'elles structurent les représentations de l'histoire et donc du présent. La naturalisation des époques canoniques, que renforce l'enseignement de l'histoire (Le Bihan et Mazel, 2014 ; Legris, 2014), tend par exemple à obscurcir les conditions parfois conflictuelles de leur genèse, mais aussi les soubassements épistémologiques et politiques de leurs usages.

Enfin, l'époque relève de *l'expérience* : elle se manifeste à travers la subjectivité des contemporains, leur façon de décrire et de caractériser le temps qu'ils habitent et les références usuelles qu'ils mobilisent pour cela. Une époque peut aussi être réinterprétée rétrospectivement par les membres des générations suivantes, qui singularisent leur vécu en se comparant et en se distinguant de ce qui a précédé. Ces dimensions peuvent évidemment se croiser : certains peuvent aussi militer et se mobiliser pour sortir de leur époque, la faire vivre comme dépassée, en faire advenir une nouvelle.

Le but de ce numéro est de montrer la pluralité des manières de « faire époque » et de mettre en lumière leurs fréquentes imbrications. Ainsi, l'époque se situe à la croisée des chemins – passés, présents et futurs – et prend corps à l'interface de caractérisations multiples – savantes, politiques, ordinaires. Pour les sciences humaines et sociales, il s'agit alors d'être plus attentives aux enjeux empiriques, épistémologiques, politiques, mais aussi performatifs qui gouvernent l'opération de « faire époque ». Pour le présent, il importe de réfléchir au statut des époques dans notre perception située du monde et à la diversité des expériences temporelles qu'elles expriment. Il s'agit de se donner les moyens de penser le monde et le moment dans lequel nous sommes pris, avec d'une part la force du présentisme, qu'il convient de suspendre, et d'autre part un discours récurrent sur la « crise du futur », dont on peut se demander s'il n'est pas une manière de clore une époque ou de rendre infini notre présent. Le rôle des sciences humaines et sociales peut alors consister à rendre visibles les multiples manières de vivre le temps, et à donner à chacun des moyens de penser son temps et de l'habiter. Sous ses dehors épistémologiques (Caianiello, 2009), la question « Qu'est-ce qu'une époque ? » soulève donc des interrogations larges auxquelles il apparaît aujourd'hui opportun de s'attaquer.

Le feuilletage des époques

La caractérisation des périodes historiques, et en premier lieu du présent, fait partie de ces opérations situées à l'embranchement de considérations scien-

tifiques et de pratiques ordinaires. Plusieurs couples d'oppositions viennent informer la conception des époques. On peut d'abord considérer qu'il existe un continuum de rapports à l'époque entre lesquels les acteurs évoluent, avec d'un côté une *époque incorporée* et de l'autre une *époque conçue* – ou dans d'autres termes un *rapport pratique* et un *rapport métapragmatique* à l'époque (Boltanski, 2009, p. 83-128). Dans cette acception, l'époque incorporée resterait dans l'ordre de l'impensé ou de la routine, intégrée dans des habitudes et des régularités. Si des différences dans le rapport à l'époque peuvent exister, elles restent suffisamment contenues pour qu'une réelle interrogation sur la teneur du présent n'intervienne. Mais un tel rapport peut être mis à mal quand surgissent des événements : l'attention se trouve alors orientée vers la manière dont il s'agit de considérer et de caractériser ce qui est précisément en train de se passer historiquement. L'immédiateté est perdue dans de tels moments, même brefs, qui favorisent une élévation du niveau de réflexivité des acteurs (ordinaires comme scientifiques) : la question « Dans quelle époque vivons-nous ? » peut être ainsi explicitement soulevée. L'époque n'est plus seulement incorporée, elle est désormais conçue. Une telle *époque conçue* relève d'opérations critiques de réflexion, d'identification, de caractérisation et de dénomination. Si les pratiques savantes occupent une place certaine dans un tel processus de conception, les acteurs et actrices ordinaires peuvent, dans certaines conditions, tout autant s'interroger sur le sens à donner au temps dans lequel ils vivent.

D'autres couples d'oppositions peuvent être mis en évidence. Il convient par exemple de noter que nombre de catégorisations historiques s'effectuent ex post : elles sont mobilisées pour décrire et caractériser après coup des acteurs qui parfois n'avaient aucune conscience d'appartenir à une même époque ni de partager des expériences historiques communes. A contrario de cette *époque en soi*, il arrive que la conscience historique soit suffisamment partagée pour que les traits associés à l'époque viennent définir une appartenance commune. Une telle *époque pour soi* surgit à la faveur de situations particulières, qui font émerger la sensation d'être engagé dans un événement collectif d'importance et de le partager avec ses contemporains : bref, de vivre pleinement une situation historique. Manifestes politiques, analyses intellectuelles ou entreprises artistiques peuvent parfois tenter de favoriser une telle prise de conscience de l'époque, ou une conscience des prises sur l'époque (voir par exemple Comité invisible, 2017). Que la charge morale de tels moments historiques soit positive ou négative, que l'époque soit perçue comme « épique » ou « opaque », importe peu ici : dans ces moments, le présent existe et il définit celles et ceux qui l'habitent. Ainsi, des générations entières se sont-elles identifiées à une expérience historique

jugée émancipatrice ou traumatisante, telle la « génération du feu » après 1914-1918, celle dite du « baby-boom » qui embrasse la culture juvénile des années 1960, ou encore celle des « enfants de 1968 » (Bantigny, 2013 ; Pagis, 2014). Il n'est pas jusqu'aux rêves qui ne soient imprégnés de l'époque dans laquelle ils se déploient (Beradt, 2018). À l'inverse, ces expériences du temps peuvent reposer sur des traces si ineffables qu'elles mettent en doute la possibilité même de qualifier le présent et d'identifier un ou des principes susceptibles de le caractériser. Parfois, le flou sur la nature des transformations en cours paraît tel qu'il semble impossible de nommer le changement. Les acteurs évolueraient alors dans un temps qui leur semble sans consistance et qui leur file entre les doigts – un temps « cassant » (Boucheron, 2012, p. 116), en mouvement perpétuel, qu'on ne peut ni habiter ni s'approprier (Rosa, 2010, 2014). Des « existences » peuvent alors tout à fait être « simultanées » sans être contemporaines (Koselleck, 2016). Tout le monde ne vit pas la même époque, ou ne vit pas dans la même époque (Mannheim, 1990).

Il est parfois difficile de concevoir l'époque dans laquelle on vit et les formes de représentation du temps peuvent être subtiles, comme le rappelle Francesca Canadé Sautman dans son article « Personnifier l'époque ». Étudiant la manière dont le temps présent est figuré dans un corpus de pièces de théâtre à l'intersection du xv^e siècle et du xvi^e siècle, elle montre l'importance des arts dans la construction d'une époque, à un moment où la notion même était encore peu établie. Le présent s'y incarne notamment par le biais de la personnification : des personnages comme « Bon Temps », « Maintenant » ou encore « Temps qui court » prennent place sur scène et lui donnent corps. En analysant la mise en scène théâtrale du temps, l'auteure dessine en creux les frontières d'une époque en accédant aux subjectivités historiques des contemporains de ce temps reculé. Et s'il apparaît parfois délicat de repérer des traits particuliers de cette époque au-delà de la personnification, c'est qu'elle est aussi – et déjà – une forme euphémisée de critique sociale (on s'interroge par exemple sur « les moyens pour faire revenir le Bon Temps »). À un moment où la censure politique est de mise, le passage par des personnages est toléré et permet d'éviter la répression du propos.

Si l'époque n'est que rarement partagée par l'ensemble de ses contemporains, la mise en cohérence savante et institutionnelle des époques peut être porteuse d'effets sur leur expérience. L'effort des sciences sociales à révéler ou à conforter la cohérence et l'unité de certaines périodes historiques n'est en effet pas sans conséquence sur leurs contemporains. En 1991, Daniel Milo proposait, sous forme de jeu, de déplacer le début de notre ère à la passion du Christ, trente-trois ans plus tard : le xviii^e siècle deviendrait le siècle des Lumières et du romantisme, tandis que la révolution d'Octobre, la Première

Guerre mondiale et Einstein appartiendraient au XIX^e siècle (Milo, 1991). Il s'agit, pour l'historien et philosophe, de « désautomatiser [r] la notion de siècle » qui gouverne l'appréhension actuelle et usuelle des temps, tout en demeurant conscient des effets qu'elle produit sur nos représentations du temps. De leur côté, les acteurs peuvent contredire les diagnostics qui sont émis sur leur temps ou au contraire être fortement influencés par eux.

Dans le prolongement de ce constat, un autre couple d'oppositions permet d'appréhender les conceptions de l'époque : l'*émique* et l'*étique*. Cette distinction issue originellement de la linguistique (Pike, 1954) oppose plus nettement cette fois les constructions basées sur les points de vue des acteurs (émique) et celles élaborées en toute indépendance de ce point de vue (étique).

Bien que prêter attention à l'expérience de l'époque par ses contemporains puisse apparaître comme une vigilance épistémologique élémentaire, elle n'est pas si évidente. Ainsi, les délimitations savantes d'une époque peuvent prendre en compte, ou au contraire, faire fi de ce que les contemporains ressentaient et percevaient. C'est ce que rappelle l'article fondateur de l'historienne américaine Joan Kelly, « Les femmes ont-elles eu une Renaissance? », traduit dans ce numéro par Juliette Galonnier en collaboration avec Pauline Ferrier-Viaud, et qui porte sur l'oubli des femmes dans la pensée historique de la Renaissance. Mettant complètement à l'envers la construction historique et masculine de la Renaissance, Joan Kelly montre l'invisibilisation de l'expérience des femmes pendant cette période historique et la perte de pouvoir qu'a constituée pour elles le passage à la Renaissance. Outre l'apport majeur de cette réflexion, Sylvie Steinberg rappelle dans son introduction à la traduction ce que Joan Kelly laissait aussi de côté, faute de sources : le fait que les femmes étaient aussi actrices de l'histoire, dans des lieux longtemps négligés par les chercheurs. Les prendre en compte permet alors non seulement de remettre en cause les grandes catégorisations du passé, mais aussi d'enrichir puissamment la compréhension des processus qui les rendent possibles et pensables.

Autre exemple, le Moyen Âge, dont la représentation hante à bien des égards notre perception du temps : il apparaît, lui, comme une catégorie temporelle très particulière, ni émique, ni étique. Comme le montre l'entretien mené avec l'historien Étienne Anheim, le terme *Moyen Âge* n'était pas utilisé par les médiévaux eux-mêmes qui se pensaient, en bonne partie, dans la continuité de l'Antiquité. Et il n'est pas non plus une construction savante à proprement parler puisque ce sont avant tout les élites cultivées du XV^e siècle qui, en se pensant comme les dépositaires d'un temps nouveau, rejetèrent artificiellement ce qui les précédait dans un âge « moyen ». Définie a posteriori et étrangère aux médiévaux eux-mêmes, matrice de

notre conception de la modernité, le Moyen Âge est une époque aussi problématique qu'emblématique. Par contraste, la Renaissance apparaît comme une catégorie à la fois mobilisée durant la période du même nom et reconstruite ensuite par les historiens, au premier rang desquels Jules Michelet (Febvre, 1950).

Notons que le degré d'attention accordée à l'expérience des acteurs laisse relativement ouverte la question du critère d'unité qui caractériserait l'époque, qu'il s'agisse d'une « humeur idéologique » (Bourdieu, 1988 ; Bourdieu et Boltanski, 2008) ou que le critère soit économique, culturel, artistique, scientifique, technologique voire temporel (Hartog, 2012). À ce titre, le choix de pencher vers une conception émique ou étique et les conséquences qui l'accompagnent se posent avant tout pour les sciences humaines et sociales : bien des périodes historiques, comme l'Antiquité par exemple, ne renvoient en effet que très indirectement à des expériences ordinaires. Mais pour ces disciplines, et particulièrement depuis les transformations épistémologiques des années 1990-2000¹, il apparaît bien délicat de justifier une catégorisation historique qui ne dirait rien de l'expérience des acteurs et des actrices qu'elle vise. Cette obligation, au moins implicite, est rendue plus complexe encore si l'on prend en considération le fait que le concept même d'histoire est apparu, à la fin du XVIII^e siècle européen, comme une contribution au renouvellement des formes de réflexivité et de conscience de soi, dépassant les seules histoires personnelles et l'histoire comme discipline (Koselleck, 1997). C'est dire donc que l'obligation de prise en compte de l'expérience des hommes et des femmes dans la caractérisation de l'époque qu'ils et elles ont vécue est redoublée d'une part lorsque l'époque visée est le présent et, d'autre part, quand on admet les effets performatifs de l'histoire.

Car les chercheurs et les chercheuses, eux-mêmes inscrits dans une époque donnée, peuvent aussi apposer la marque de leur présent aux délimitations savantes qu'ils essaient d'opérer sur le passé. La difficulté est qu'on n'échappe jamais au temps dans lequel on se trouve. Désigner une époque, c'est donc aussi prendre appui sur le présent pour se penser dans le temps (effort de réflexivité ou effort critique), mais aussi pour penser le temps (routinier, vécu, contraint, etc.). L'époque est observée à partir de celle dans laquelle le chercheur ou la chercheuse se trouve inséré : elle prend corps entre le temps du penseur et le temps du pensé. Le problème est tout aussi aigu lorsque l'observateur se trouve à l'intérieur de l'époque – et du

1 Que l'on pense seulement ici au développement de la sociologie pragmatique (voir le récit qu'en donne Boltanski, 2009), ou au « tournant critique » en histoire (voir notamment le numéro des *Annales* de 1989, et le bilan dressé dans Lepetit, 1995).

rapport au temps qu'elle induit – qu'il entend décrire. Le texte de William Sewell, « L'époque capitaliste », traduit et introduit par Thomas Angeletti dans ce numéro, explore précisément les enjeux épistémologiques que pose la définition du capitalisme comme une « époque » – toute la difficulté étant de penser un moment historique dans lequel nous sommes nous-mêmes pris. Pour Sewell, le capitalisme est un phénomène qui induit lui-même des formes de temporalité, entre la répétition des cycles et des crises et la recherche continue de la croissance, mais dont l'ampleur et l'emprise ne doivent pas nous empêcher de tenter d'en imaginer la disparition.

Ces différentes conceptions possibles – entre époque incorporée ou conçue, entre époque en soi et pour soi, entre époque émiqque ou étique – peuvent être croisées. Elles montrent que pour penser ou délimiter l'époque, il convient de mieux distinguer et combiner catégories héritées, perceptions, luttes de définitions et outils d'analyse. Certaines approches sont à ce titre particulièrement fécondes et créatives. Le raisonnement contrefactuel, lui-même à l'intersection de considérations savantes et ordinaires, en est un exemple : bien utilisé, il permet de casser l'évidente homogénéité d'une époque et son enchaînement supposé (e.g. les « Temps modernes ») ou de faire saillir la discordance entre les espoirs ou les craintes des chercheurs et des chercheuses et les interprétations qu'ils et elles établissent (Deluermoz et Singaravélou, 2016). Il remet en cause des appréhensions faciles de l'époque (une définition adossée à l'action des « grands hommes », tel Napoléon), et suggère à la place des enchaînements hétérogènes et non nécessaires de processus et de perceptions du monde à partir desquels on peut tenter de recomposer une séquence historique. Enfin, il peut aider à éprouver les manières de vivre le temps des contemporains, qui peuvent être éloignées des présupposés censés fonder, pour les chercheurs et les chercheuses d'aujourd'hui, une « époque ». Ce faisant, l'époque peut devenir, par effet retour, un lieu de réflexion sur le temps, le politique et la causalité. Cette dernière question, l'historicité de la notion même d'époque, et l'architecture temporelle qu'elle suppose, est essentielle.

L'origine des époques : enjeux de pouvoir et de connaissance

Ces multiples conceptions possibles des époques et les différents niveaux de réflexivité qu'elles impliquent invitent à s'interroger sur la manière dont les époques naissent et se stabilisent. Trois questions peuvent être soulevées quant à leurs conditions d'émergence : Comment et sous l'impulsion de qui adviennent les époques, et d'où proviennent-elles ?

On peut tâcher de retracer le processus d'apparition d'une époque : d'où sort-elle et quel en est le point de départ ? La question de l'origine se pose notamment à ceux qui pensent l'époque et qui appartiennent à un temps différent de celui qu'ils étudient. Pierre-Antoine Marti retrace ainsi dans son article « Époques au futur. Usages de la périodisation historique dans la littérature de science-fiction » la naissance d'époques du futur dans la littérature de science-fiction. Il propose une mise en abîme, en montrant comment le geste périodisateur, si cher à l'historien, se retrouve dans la littérature de science-fiction : celle-ci reproduit et magnifie la pensée par époques, en inventant des périodes dans le futur qui trouvent souvent leur origine dans des événements catastrophiques.

À quoi cela tient-il de constater une convergence d'éléments suffisamment robuste pour désigner un morceau de temps comme cohérent et en interroger la spécificité ? C'est à une réflexion similaire que s'attelle Quentin Ravelli dans son article « Le capitalisme a-t-il une date de naissance ? », à propos des explications données par l'économie politique classique sur les origines du capitalisme. En explorant les caractérisations concurrentes de l'origine du capitalisme en sciences sociales, il met en lumière les controverses à la fois scientifiques et politiques qui entourent la délimitation savante des époques. Il montre combien les travaux sur l'origine du capitalisme s'ancrent dans des points de vue situés historiquement, lesquels conditionnent et orientent l'accent mis sur l'explication initiale, ici la religion protestante, là la comptabilité, ailleurs la colonisation et l'esclavage. Comme il l'indique, l'époque pensée renvoie toujours, en miroir, à une époque pensante. Ce constat rappelle ce faisant l'importance des chrononymes, ces fameux noms d'époque (Bacot *et al.*, 2008 ; Kalifa, 2016). Ceux-ci peuvent aussi être chargés d'imaginaires, constamment réajustés ou enrichis. Dominique Kalifa l'a montré pour la « Belle Époque » : tout se passe comme si l'époque passée se réinventait et se déplaçait sans cesse, son origine se situant à la fois dans un passé, réel ou fantasmé, et dans le présent des contemporains (Kalifa, 2017).

Ces considérations invitent à prendre en compte d'autres enjeux : Qui se trouve à l'origine de la dénomination d'une époque et pourquoi ? Quels groupes sociaux accompagnent sa caractérisation ? Poser cette question implique de prendre en considération les effets de la dénomination des époques, en termes de rapports de pouvoir et d'intérêts politiques notamment. Dans son entretien, Étienne Anheim soulève cette question pour le Moyen Âge, dont le terme, comme nous l'avons vu, est venu des élites politiques de la Renaissance souhaitant inaugurer une ère nouvelle et rejeter dans l'obscurantisme ce qui les précédait. Ce constat pourrait s'appli-

quer à bien des catégorisations de périodes historiques. Les « Trente Glorieuses », issues du livre de Jean Fourastié (1979), en constituent un exemple fameux : cet acteur central de la planification française entendait ici révéler une « révolution invisible », porteuse d'une grande prospérité. Or une telle qualification, hautement normative, a joué un rôle dans l'invisibilisation des grèves ouvrières, des conséquences environnementales, mais aussi de la place des femmes, de sorte qu'une tout autre histoire s'avère possible (Vigna, 2012 ; Bonneuil *et al.*, 2013 ; Thébaud, 1992). Bien entendu, dans ces cas comme dans d'autres, ces dénominations n'empêchent aucunement leur utilisation réflexive : de même que ces trente années-ci ne sont pas uniquement glorieuses, cet âge-là n'est pas seulement moyen. La discussion menée autour du texte de Joan Kelly dans ce numéro est exemplaire à cet égard. L'historienne américaine rappelle combien la capacité à découper le temps est un acte de savoir et de pouvoir qui rend certains acteurs visibles et d'autres invisibles. Le genre s'avère ainsi un instrument particulièrement efficace de critique des pensées implicites de l'« époque ». Comme l'indique Sylvie Steinberg dans l'introduction à cette traduction, le texte révèle la dimension masculiniste qui sous-tend le découpage traditionnel entre un Moyen Âge arriéré et une Renaissance éclairée. Il s'agit d'une invitation à revisiter l'origine des époques à l'aune du vécu d'autres groupes sociaux que les seules élites ou les « grands hommes » – en particulier les femmes, les classes populaires, les minorités (Todd, 2014 ; Pillorget, 2016 ; Noiriél, 2018). L'historienne rappelle ainsi que la délimitation des époques dépend aussi des points de vue explicites ou le plus souvent implicites des chercheurs et des chercheuses. Les faire varier multiplie, en quelque sorte, le nombre d'époques possible.

Force est de reconnaître cependant qu'une fois établies, certaines époques sont bien difficiles à remettre en cause. On l'a dit, le Moyen Âge et la Renaissance ne sont pas seulement des catégories d'organisation du temps : elles organisent aussi pleinement le métier d'historien, les principes de recrutement, la division du travail, les principes de hiérarchie entre sous-disciplines, les formes de l'enseignement, les modalités de repérage ordinaire dans le flux historique, etc. Paradoxalement, le Moyen Âge n'est pas qu'une époque du passé, mais aussi une construction sociale et historique qui organise le présent des historien-ne-s comme celui des citoyen-ne-s, comme en témoignent les comparaisons fréquentes (« nous ne sommes plus au Moyen Âge », le « retour du Moyen Âge » fondamentaliste, etc.). En conséquence, sa remise en cause intellectuelle apparaît bien difficile à entreprendre, quand bien même les écueils de sa dénomination seraient collectivement reconnus.

Enfin, s'interroger sur l'émergence des époques implique de reconnaître leurs origines géographiques et partant leur non-universalité. C'est déjà ce qu'indiquait Claude Lévi-Strauss dans *Race et histoire* (1987), quand il dénonçait la tendance à catégoriser les populations indigènes selon les âges occidentaux. La domination occidentale a ainsi pu conduire à ignorer jusqu'à récemment les formes de conscience historique et l'historiographie des sociétés colonisées en faisant de l'histoire un pur produit de la colonisation – et donc de l'Occident. Tel fut le cas pour l'Algérie, les territoires du continent africain ou encore l'Inde du Sud précoloniale (Coquery-Vidrovitch, 2004; Rao *et al.*, 2004; Goody, 2010; Branche, 2013). L'appréhension du temps des Autres par l'anthropologie a aussi fait l'objet d'analyses critiques (Fabian, 2014). Toutefois, de nombreux travaux sont venus rappeler la pluralité des calendriers en vigueur à un même moment, et avec eux la diversité des découpages du temps et de la définition des époques, y compris aux *xx^e*-*xxi^e* siècles, dans le cas de la Chine par exemple (Duara, 1995). La note critique de Marlène Rosano-Grange, « Penser la périodisation et les relations internationales : l'apport du développement inégal et combiné », nous rappelle ainsi que « les périodes sont des régions du monde » (Grataloup, 2014). Critiquant la tentation eurocentrique de la mise en époques à l'échelle internationale, elle présente une nouvelle approche pour penser les périodes globales, le « développement inégal et combiné », qui met en relation des formes de développement en évitant d'approcher les pays dans une perspective homogène. Les formations sociales ont toujours dans cette conception quelque chose d'hybride. De la même façon, dans sa contribution sur la Révolution caribéenne, Frédéric Spillemaeker s'attache à définir une « époque caribéenne » qui rendrait davantage compte des interdépendances matérielles et mentales qui organisent cet espace, pour éviter de le noyer dans les cadres américains ou européens des révolutions atlantiques.

Les événements : entre changement d'époque et sens de l'époque

La question de l'origine des époques en amène une autre : celle du passage d'une époque à une autre et du rôle de l'événement dans ce changement. *Épochê* en grec signifie arrêt, suspension. Par rapport à d'autres types de constructions temporelles (ère, strate, surgissement, cheminement), l'époque est souvent associée à un enchaînement. Le tableau et la frise chronologique sont d'ailleurs des outils fréquemment mobilisés par les sciences sociales pour différencier des époques, à la fois pour les nom-

mer, pour définir les critères de leur définition, et évidemment pour les rendre commensurables. On en trouve trace par exemple dans un article d'Alain Desrosières (2003) visant à définir les changements conjoints des formes de l'État et des formes de statistiques sur lesquelles il s'appuie. Cette logique de l'enchaînement des périodes, que l'on peut retrouver sous la forme de « régimes » en histoire des sciences (Daston et Galison, 2012) ou de « vagues » en histoire du féminisme (Bard, 2017), implique ainsi toujours d'envisager la fin des époques, en même temps que leur début. C'est ce qui caractérise précisément le capitalisme, en tant que forme sociale tenace et puissante, mais originellement associée à une fin possible. Quentin Ravelli dans « Le capitalisme a-t-il une date de naissance? », et William Sewell dans le texte « L'époque capitaliste », traduit dans ce numéro, soulignent toutefois que l'une des particularités du capitalisme est d'organiser non seulement l'orientation finale de l'histoire, mais aussi le rythme même des sociétés et des vies quotidiennes. D'où la difficulté à sortir de cette culture temporelle, que nous avons tous et toutes fortement incorporée.

Pour justifier, pour expliquer, ou même parfois pour comprendre le passage d'une époque à une autre, l'événement joue souvent un rôle déterminant (Calabrese, 2008). Ces points de bascule peuvent cependant être de différents ordres. On peut notamment caractériser les événements selon leur niveau d'incertitude, et distinguer les événements *risqués* des événements *imprévus* – pour reprendre l'opposition classique de Frank Knight (1921). Par *événements risqués*, il faut entendre ceux dont la date est connue et le format établi et formellement garanti par des institutions – comme les élections – et où l'incertitude porte alors sur l'issue de l'événement, non sur sa survenue (on peut penser ici à l'élection de Donald Trump ou à celle de Jair Bolsonaro). De tels événements scandent les périodes historiques et imposent un rythme proche de celui d'un calendrier. Mais on peut distinguer un autre type d'événements, dont l'encadrement institutionnel est nécessairement plus faible, puisque c'est leur survenue même qui est l'objet de l'incertitude. Ces *événements imprévus*, comme peut l'être une crise économique, un attentat, une guerre, une catastrophe dite naturelle, ou bien encore un mouvement social, n'ont pas de date établie a priori. S'ils peuvent bien évidemment faire l'objet de tentatives de prévision ou, une fois survenus, d'intégration dans la réalité sociale, ces événements n'en restent pas moins essentiellement incertains. Parmi les événements imprévus mais constamment anticipés qui ont structuré l'imaginaire du changement d'époque au xx^e siècle, la menace nucléaire, qui a notamment hanté les sciences sociales (voir par exemple Aron, 2011), a joué un rôle prépondérant. Comme le montre Pierre-Antoine Marti, la science-fiction de la

seconde moitié du xx^e siècle s'est souvent saisie de l'apocalypse nucléaire comme arrière-plan central au développement de ses intrigues, de la même manière que le roman policier et le roman d'espionnage avaient figuré, sous les traits du suspense et de l'intrigue, l'émergence de l'État-nation et de sa prétention à régir la réalité (Boltanski, 2012).

C'est à l'étude d'un autre événement imprévu, la crise financière de 2008, qu'est consacré l'article de Pierre Pénét. Dans sa contribution intitulée « Les prophètes de la finance. Contester et refaire l'époque », l'auteur montre combien l'annonce d'un changement d'époque est un enjeu de pouvoir déterminant. Il met en scène plusieurs prophètes de la crise qui, en s'opposant aux diagnostics établis sur la santé économique de leur époque, tentèrent de déceler les signes avant-coureurs d'une rupture des temps. Leur vision alternative de l'époque, qui se trouva confirmée par les faits, révèle l'existence de contestations fortes sur la manière de penser le temps présent. Avant la crise financière de 2008, la confiance dans la stabilité des marchés financiers rendait caduques les multiples alertes qui prédisaient pourtant sa survenue. Alors que les prophètes de la crise tentent d'instaurer par leur anticipation une fissure dans le temps et d'annoncer une éruption prochaine, le futur officiel qu'on leur oppose est, lui, lissé par les institutions et n'admet aucune faille. L'article contraste les positions des experts économistes centrés sur la prévision, appuyée sur des modèles économiques rassurants et sur des routines présentées comme « normales », et le « prophétisme » d'autres analystes, sensibles à une autre possibilité du jeu économique, la crise et la rupture. Cette opposition entre les ruptures annoncées d'une époque et les tentatives pour les intégrer dans une réalité ordonnée est paradigmatique de la volonté contemporaine de maîtriser le temps (Angeletti *et al.*, 2012). Il y a là une lutte de définition pour appréhender 2008 comme une crise appelant des réponses, ou comme un événement résultant d'un dysfonctionnement de normes qu'il faut au contraire rétablir au plus vite. Bien entendu, ces confrontations dans la définition d'une époque et la perception du futur peuvent être beaucoup plus radicales, en situation « ordinaire » (Rancière, 1996), comme dans le cas plus net des moments révolutionnaires (Riot-Sarcey, 2016).

L'événement est ainsi souvent pensé comme le point de passage privilégié d'une époque à l'autre. Mais ce passage est variable : il couvre un arc allant de changements lents et tendanciels à la rupture brutale, c'est-à-dire une brèche suffisamment saillante pour faire basculer d'un principe d'organisation à un autre, et donc à une autre époque (Foucault, 1966). Ces divers modes de rupture peuvent certes être pleinement vécus par les contemporains. Mais on peut formuler l'hypothèse selon laquelle, si l'hétérogénéité radicale entre deux époques, par le fait le plus souvent de la datation

de l'événement servant de bascule, peut avoir une justification d'un point de vue analytique, elle est souvent moins forte du point de vue de l'expérience. Autrement dit, l'époque savante est sans doute toujours plus nette et plus homogène que l'époque ordinaire, laquelle est davantage tributaire du feuilletage du temps et de l'héritage du passé ancré dans les mots, les choses ou les lieux. Car comme l'indiquait Walter Benjamin : « Ne sentons-nous pas nous-mêmes un faible souffle de l'air dans lequel vivaient les hommes d'hier ? » (Benjamin, 2000, p. 428). À l'idéal-typification des époques et de leur basculement s'oppose une plus grande continuité de l'expérience.

S'il occupe ainsi un rôle central dans la conception que l'on se fait du basculement d'une époque à une autre, l'événement est également un lieu privilégié sinon de développement, tout au moins d'aiguisement d'un *sens de l'époque*. Autrement dit, si l'époque relève de l'expérience, c'est le plus souvent par l'intermédiaire d'événements (Farge, 2002). Les événements collectifs qui « transforment les structures » et créent de grandes catégories (Sewell, 2009), dont la Révolution française constitue l'exemple paradigmatique, viennent évidemment à l'esprit. Frédéric Spillemaeker aborde précisément ce point nodal du changement d'époque qu'est le phénomène révolutionnaire, et particulièrement celui de la fin du XVIII^e siècle. Dans sa contribution, intitulée « La Révolution caribéenne : une époque pour comprendre et interpréter un espace colonial en révolution », l'auteur part des parcours et des expériences des acteurs pour proposer un nouveau nom d'époque, un nouveau chrononyme, celui de *Révolution caribéenne*, qui met en lien différents espaces de la Grande Caraïbe (de Saint-Domingue au Vénézuëla) aux XVIII^e et XIX^e siècles, lesquels furent tous marqués par un sursaut révolutionnaire. En tâchant de repérer des convergences et des circulations sur une période donnée, il met en évidence la complexité des opérations visant à faire naître une époque. Son geste consiste à délimiter une époque comme lieu de connaissance, mais aussi comme une rupture historique vécue et construite comme telle par les contemporains. Ces événements se structurent ici ensemble dans une même séquence pour fonder une période historique; ils font ainsi saillir des propriétés de l'époque qui rappellent à ses contemporains un ancrage historique commun. L'événement est alors certes une rupture, mais il peut être, aussi, le catalyseur d'un air du temps.

L'air du temps : l'époque au présent

Notons, pour conclure, qu'il n'est pas étonnant qu'une réflexion sur l'époque naisse dans une période de crise généralisée : la sociologie historique s'est

développée en Allemagne dans les années 1920 et aux États-Unis dans les années 1970 (Steinmetz, 2007). La pensée par époques consiste aussi, et parfois surtout, à « diagnostiquer le présent », pour reprendre l'expression de Foucault (1994, p. 609), à en traquer un *Zeitgeist* propre. Attentats, crise financière, Brexit, élection de Donald Trump, insoutenabilité écologique, mouvement #MeToo, Nuit debout, gilets jaunes... Ces événements ont tous été discutés et promus, çà et là, comme des *turning points* ou des déclencheurs soudains de nouvelles périodes historiques (Abbott, 2009). Commentaires médiatiques, annonces prophétiques, analyses scientifiques et dénonciations citoyennes n'ont pas manqué de pointer combien la ligne temporelle du progrès se trouvait déviée voire cassée par leur survenue. Les conflits pour désigner l'époque du temps présent sont multiples, y compris en France. Entre la confiance espérée dans les routines quotidiennes de la société postindustrielle, le credo néolibéral du « il n'y a pas d'alternative », les promesses débridées de l'évolution technologique, les calendriers des expériences alternatives ou encore la désignation d'une catastrophe écologique, sociale ou politique, qui devra imposer un changement radical de paradigme, les caractérisations ne manquent pas. La multiplicité de ces interprétations ne doit pas faire perdre de vue l'enjeu de cet effort de caractérisation : le choix de la cause initiale et de sa datation a des conséquences directes sur le principe définissant *en premier lieu* l'époque, et donc sur ceux (moments, processus, acteurs) qu'il faut considérer comme secondaires. Dès lors, en choisissant d'interroger cette catégorie usuelle du travail scientifique, nous souhaitons fournir des clés de compréhension tout autant que des leviers critiques pour interroger des phénomènes contemporains qui séquentent, structurent et souvent orientent nos vies individuelles et collectives. Et ainsi permettre de s'en emparer, ne serait-ce qu'un peu.

Bibliographie

- ABBOTT Andrew, 2001, *Time Matters : On Theory and Method*, Chicago, University of Chicago Press.
- 2009 [1997], « À propos du concept de *Turning Point* », trad. B. Convert et C. Négroni, *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, M. Besin, C. Bidart et M. Grossetti éd., Paris, La Découverte, p. 187-211.
- ANGELETTI Thomas, ESQUERRE Arnaud et LAZARUS Jeanne, 2012, « Le sociologue et le temps », *Raisons politiques*, n° 48, p. 5-12.
- ARON Raymond, 2011 [1961], *Dimensions de la conscience historique*, Paris, Les Belles Lettres.
- BACOT Paul, DOUZOU Laurent et HONORÉ Jean-Paul, 2008, « Chrononymes. La politisation du temps », *Mots. Les langages du politique*, n° 87, p. 5-12.

- BANTIGNY Ludivine, 2013, « Le temps politisé. Quelques enjeux politiques de la conscience historique en Mai-Juin 68 », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 117, p. 215-229.
- BARD Christine, 2017, « Faire des vagues. Périodiser l'histoire des féminismes », *Féminismes du XX^e siècle : une troisième vague?*, K. Bergès, F. Binard et A. Guyard-Nedelec éd., Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 31-45.
- BENJAMIN Walter, 2000 [1942], « Sur le concept d'histoire », *Œuvres*, t. 3, Paris, Gallimard, p. 427-443.
- BERADT Charlotte, 2018 [1981], *Rêver sous le IIIe Reich*, trad. P. Saint-Germain, Paris, Payot & Rivages.
- BEYER Andreas, CROISSANT Francis, KREBS Sophie, TABURET-DELAHAYE Élisabeth et ZERNER Henri, avec BONFAIT Olivier, 2008, « Schèmes de périodisation en histoire de l'art : enjeux intellectuels et pratiques publiques », *Perspectives. La revue de l'INHA*, n° 4, p. 621-638.
- BOLTANSKI Luc, 2009, *De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation*, Paris, Gallimard.
- 2012, *Énigmes et complots. Une enquête à propos d'enquêtes*, Paris, Gallimard.
- BONNEUIL Christophe, PESSIS Céline et TOPÇU Sezin éd., 2013, *Une autre histoire des « Trente Glorieuses ». Modernisation, contestations et pollutions dans la France d'après-guerre*, Paris, La Découverte.
- BOUCHERON Patrick, 2012, *L'entretiens. Conversations sur l'histoire*, Lagrasse, Verdier.
- BOURDIEU Pierre, 1988 [1975], *L'ontologie politique de Martin Heidegger*, Paris, Éditions de Minuit.
- BOURDIEU Pierre et BOLTANSKI Luc, 2008 [1976], *La production de l'idéologie dominante*, Paris, Demopolis-Raisons d'agir.
- BRANCHE Raphaëlle, 2013, « Au temps de la France. Identités collectives et situation coloniale en Algérie », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 117, p. 199-213.
- CAIANIELLO Silvia, 2009, « L'enjeu épistémologique de la notion d'époque entre organicisme et système au XIX^e siècle », *Annales HSS*, vol. 64, n° 1, p. 111-139.
- CALABRESE Laua, 2008, « Les héméronymes. Ces événements qui font date, ces dates qui deviennent événements », *Mots. Les langages du politique*, n° 88, p. 115-128.
- COMITÉ INVISIBLE, 2017, *Maintenant*, Paris, La Fabrique.
- COQUERY-VIDROVITCH Catherine, 2004, « De la périodisation en histoire africaine. Peut-on l'envisager? À quoi sert-elle? », *Afrique et histoire*, vol. 2, n° 1, p. 31-65.
- DASTON Lorraine et GALISON Peter, 2012 [2007], *Objectivité*, trad. S. Renaut et H. Qui-niou, Dijon, Presses du réel.
- DELUERMOZ Quentin et SINGARAVÉLOU Pierre, 2016, *Pour une histoire des possibles. Approches contrefactuelles et futurs non advenus*, Paris, Le Seuil.
- DESROSIÈRES Alain, 2003, « Historiciser l'action publique : l'État, le marché et les statistiques », *Historicités de l'action publique*, P. Laborier et D. Trom éd., Paris, Presses universitaires de France, p. 207-221.
- DUARA Prasenjit, 1995, *Rescuing History from the Nation : Questioning Narratives of Modern China*, Chicago, University of Chicago Press.
- DUMOULIN Olivier et VALÉRY Raphael éd., 1992, *Périodes. La construction du temps historique*, Paris, Éditions de l'EHESS.
- FABIAN Johannes, 2014, *Time and the Other : How Anthropology Makes Its Object*, New York, Columbia University Press.
- FARGE Arlette, 2002, « Penser et définir l'événement en histoire. Approche des situations et des acteurs sociaux », *Terrain*, n° 38, p. 67-78.

- FEBVRE Lucien, 1950, « Comment Jules Michelet inventa la Renaissance », *Studi in onore di Gino Luzzatto*, vol. 3, Milan, Dott. A. Giuffrè, p. 1-11.
- FOUCAULT Michel, 1966, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard.
- 1994 [1967], « Qui êtes-vous, professeur Foucault? », *Dits et écrits*, t. 1, Paris, Gallimard, p. 601-620.
- FOURASTIÉ Jean, 1979, *Les Trente Glorieuses*, Paris, Fayard.
- GIBERT Stéphane, 2014, « Les enjeux renouvelés d'un problème fondamental : la périodisation en histoire », *Atala. Cultures et sciences humaines*, n° 17, p. 7-31.
- GOODY Jack, 2010 [2006], *Le vol de l'histoire. Comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde*, trad. F. Durand-Bogaert, Paris, Gallimard.
- GRATALOUP Christian, 2014, « Les périodes sont des régions du monde », *Atala. Cultures et sciences humaines*, n° 17, p. 65-81.
- HARTOG François, 2012 [2003], *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Le Seuil.
- KALIFA Dominique, 2016, « Introduction. Dénommer le siècle : "chrononymes" du XIX^e siècle », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n° 52, p. 9-17.
- 2017, *La véritable histoire de la Belle Époque*, Paris, Fayard.
- KAUFMANN Thomas DaCosta, 2008, « Malaise dans la périodisation », *Perspectives. La revue de l'INHA*, n° 4, p. 597-601.
- KNIGHT Frank H., 1921, *Risk, Uncertainty and Profit*, Boston-New York, Houghton Mifflin.
- KOSSELLECK Reinhart, 1997 [1975], « Le concept d'histoire », *L'expérience de l'histoire*, trad. A. Escudier, Paris, Gallimard-Le Seuil, p. 15-99.
- 2016 [1979], *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, trad. J. Hoock et M.-C. Hoock, Paris, Édition de l'EHESS.
- LE BIHAN Jean et MAZEL Florian, 2014, « Aux frontières des quatre périodes canoniques. Premier bilan d'une enquête », *Atala. Cultures et sciences humaines*, n° 17, p. 233-247.
- LE GOFF Jacques, 2014, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches?*, Paris, Le Seuil.
- LEGRIS Patricia, 2014, « La périodisation dans les programmes d'histoire de l'enseignement secondaire : une tradition disciplinaire bien établie », *Atala. Cultures et sciences humaines*, n° 17, p. 279-290.
- LEPETIT Bernard éd., 1995, *Les formes de l'expérience. Une autre histoire sociale*, Paris, Albin Michel.
- LÉVI-STRAUSS Claude, 1987 [1952], *Race et histoire*, Paris, Denoël.
- MANNHEIM Karl, 1990 [1928], *Le problème des générations*, trad. G. Mauger et N. Perivolapoulou, Paris, Nathan.
- MEVEL Yannick, 2014, « L'imaginaire périodisateur : une compétence en construction? », *Atala. Cultures et sciences humaines*, n° 17, p. 309-323.
- MILO Daniel, 1991, *Trahir le temps*, Paris, Les Belles Lettres.
- NISBET Robert A., 1984 [1966], *La tradition sociologique*, trad. M. Azuelos, Paris, Presses universitaires de France.
- NOIRIEL Gérard, 2018, *Une histoire populaire de la France*, Marseille, Agone.
- ORWELL George, 1996, *Essais, articles, lettres, vol. 2, (1940-1943)*, trad. A. Krief, M. Pétris et J. Semprun, Paris, Ivrea.
- PAGIS Julie, 2014, *Mai 68, un pavé dans leurs histoires. Événement et socialisation*, Paris, Presses de Sciences Po.
- PASSERON Jean-Claude, 1987, « Attention aux excès de vitesse : le "nouveau" comme concept sociologique », *Esprit*, n° 125, p. 129-134.

- PASSERON Jean-Claude et REVEL Jacques éd., 2005, *Penser par cas*, Paris, Éditions de l'EHESS.
- PIKE Kenneth L., 1954, *Language in Relation to a Unified Theory of Human Behaviour*, La Haye, Mouton.
- PILLORGET Julie, 2016, « La fin du Moyen Âge, un moment charnière pour les femmes ? Les embarras de la périodisation », *Questes. Revue pluridisciplinaire d'études médiévales*, n° 33, p. 95-107.
- POMIAN Krzysztof, 1984, *L'ordre du temps*, Paris, Gallimard.
- RANCIÈRE Jacques, 1996, « Le concept d'anachronisme et la vérité de l'historien », *L'inactuel*, n° 6, p. 53-68.
- RAO Narayana Vecheru, SHULMAN David et SUBRAHMANYAM Sanjay, 2004, *Textures du temps. Écrire l'histoire en Inde*, trad. M. Fourcade, Paris, Le Seuil.
- RIOT-SARCEY Michèle, 2016, *Le procès de la liberté : une histoire souterraine du XIX^e siècle*, Paris, La Découverte.
- ROSA Harmut, 2010 [2005], *Accélération : une critique sociale du temps*, trad. D. Renault, Paris, La Découverte.
- 2014 [2010], *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive*, trad. T. Chaumont, Paris, La Découverte.
- ROSELLINI Michèle et TROUVÉ Alain éd., 2016, numéro thématique « Découper le temps II. Périodisations plurielles en histoire des arts et de la littérature », *Atala. Cultures et sciences humaines*, n° 18.
- SAVAGE Mike, 2009, « Against epochalism : an analysis of conceptions of change in British sociology », *Cultural Sociology*, vol. 3, n° 2, p. 217-238.
- SEWELL William H. Jr., 2005, *Logics of History : Social Theory and Social Transformation*, Chicago, Chicago University Press.
- 2009 [1996], « Trois temporalités : vers une sociologie événementielle », trad. M. Grossetti, *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, M. Bessin, C. Bidart et M. Grossetti éd., Paris, La Découverte, p. 109-146.
- STEINMETZ George, 2007, « The historical sociology of historical sociology : Germany and the United States in the Twentieth Century », *Sociologica*, n° 3, p. 1-27.
- THÉBAUD Françoise éd., 1992, *Histoire des femmes en Occident*, vol. 5, *Le XX^e siècle*, Paris, Plon.
- TODD Selina, 2014, *The People : The Rise and Fall of the Working Class, 1910-2010*, Londres, John Murray.
- VEYNE Paul, 1971, *Comment on écrit l'histoire. Essai d'épistémologie*, Paris, Le Seuil.
- VIGNA Xavier, 2012, *Histoire des ouvriers en France au XX^e siècle*, Paris, Perrin.
- WAGNER Peter, 1996 [1994], *Liberté et discipline. Les deux crises de la modernité*, trad. J.-B. Grasset, Paris, Métailié.